

Remise du prix à Marion Muller-Colar. 9 juin 2015. Hôtel de Chatillon. Paris 3. Eloge réalisé par Karima Berger

Marion Muller-Colar, une révélation dans le ciel de la littérature spirituelle. Je dis bien littérature car Marion « écrit ». Elle est théologienne, elle sait des choses sur Dieu mais elle nous dit qu'elle ne sait rien, alors elle écrit. Elle ne pense pas seulement, elle ne témoigne pas seulement, elle a une patte ou une aile plutôt qui vous frôle d'un souffle, d'une caresse, une aile qui nous égratigne aussi et fore en nous des questions graves telle celle de la plainte, de la menace et de la grâce, ce trio quotidien, souvent infernal, de notre humble condition d'Humain.

Son livre, elle n'a nommée L'Autre Dieu. En réalité elle ne parle que de nous, de cet homme qu'elle aspire à voir Autre, se déporter vers un autre pôle que celui d'un Dieu, père fouettard attendant de voir venir à lui ses enfant coupables pour se faire punir.

Marion Muller-Colar, tu nous parles si justement de nous, sans concession tu pointes nos petits arrangements, nos calculs, nos piteuses négociations et pitoyables marchandages et de toute cette dérisoire cuisine que nous préparons en secret, *croyant s'attirer les bonnes grâces d'un Dieu calculateur et marchand* et lui dire : Tu vois comme je suis un homme de bien, je ne mérite donc que Justice et rétribution ! ... Alors j'aligne stoïque sur mon ardoise les calculs de mon espérance... Et si je suis quand même malade alors je me maudis car dis-tu « Nous sommes la seule espèce vivante qui double sa peine à se sentir maudit en plus que d'être malade » p.103.

Mais toi Marion, tous ces devis établis pour bâtir un destin sans histoire, tu fais tout exploser ! Tu relis magnifiquement Job. Assis sur son tas de fumier, il ne comprend pas pourquoi il doit expier des fautes qu'il ne voit pas, il a toujours été bon et ne comprend pas l'injustice, il a tout perdu ses 7 fils, trois filles, 7000 moutons, 3000 chameaux, 500 paires de bœufs... sa vie, il l'avait conçue comme une vie pieuse, façonnée comme un Dû, construite comme un enclos dis-tu, sécurisé contre toute menace, blindé par une foi d'enfer mais Job ne sait pas que Dieu ne se porte garant de la sécurité de personne et qu'il ne cherche d'ailleurs que les hommes qui croient en lui pour Rien.

Et puis tu dresses tous ces portraits de femmes et d'hommes, rencontrés dans le cadre de ta fonction de pasteur arpentant les couloirs blancs et froids des hôpitaux, offrant ton écoute au chevet des malades et mourants, des « vies accidentées ». « J'ai toujours marché lentement dans les longs couloirs qui me menaient à une chambre particulière, vers un nom, un visage, une histoire, un récit et, un insondable désir. Tout cela que j'ignorais encore en marchant lentement vers l'inconnu à rencontrer » 39.

Ce sont des portraits tellement humains, des récits sans pathos, vifs, nets, tranchants, aucune trace de gras ou de psychologie. Cette vieille dame par exemple avec laquelle tu ouvres le livre et que tu vas visiter pour la première fois « je venais sur mes deux jambes et mes deux jambes étaient de trop. La vieille dame elle, était en fauteuil roulant, elle m'a haïe au premier coup d'œil ...elle m'a proposé de m'asseoir pour être à sa hauteur » p 13, ou cette autre visitée, toujours élégante et qui te dit : « J'ai perdu tous mes cache-misères. A présent, il me reste la misère » ou cette autre femme, une mère qui n'acceptait son sort qu'à moitié et ne voulant pas mourir, ou plutôt pour sa fille aînée de 18 ans oui, cela serait une moindre peine, mais pour la cadette de 12 ans, non ou cet homme, athée qui refusait ta visite mais qui ne voulait plus te laisser partir et te défiant : « Qu'est-ce que j'ai fait au Bon dieu pour mériter cela ? ». Et toutes et tous ont la Plainte dans la bouche : Pourquoi cette injustice ? Totalemment injuste puisqu'il y a eu Contrat, passé avec le maître de toute chose.

Tu écoutes la plainte en silence, ni tu « fuis ni tu ouvres la bouche en vaines consolations » il n'y a rien à répondre, il y a juste à rappeler que « Il se trame quelque chose au-dessus de nos têtes qui demeure, illisible depuis nos vies » p. 46

Et puis enfin, nouée, tressée avec la soie de tes pensées, ta vie ou plus modestement mais grandiosément, ton expérience, terrible et dramatique, ton épreuve, par toi traversée mais si universelle. Un enfant malade au bord de la mort et dont la menace creuse le grand trou de l'Incompréhensible, là où tout de contrat de protection, toute attente de rétribution sont réduits en cendres ou en « peaux mortes » comme tu l'écris si bien. La sécurité de l'enclos rompue.

Car il n'y a que le rien, il n'y a rien à négocier. Emplie d'une paix profonde, assise au chevet de ton fils, penchée sur son visage brûlant, tu penses « La vie a déjà fait son œuvre de majesté ». Car vivre dans la plainte et vivre sous la menace sont des choses qui vous étriquent l'âme, alors il reste la Grâce « Mon fils a toujours rêvé de voler dis-tu. Ce seul rêve lui donne déjà des ailes pour grandir ».

C'est une grâce avec laquelle Marion Muller-Colar vit désormais, peut-être pas tous les jours mais en tous cas, elle travaille de ses mains de poète et son talent d'écrivain cette matière, elle la travaille avec audace nous invitant à franchir le seuil de ce qu'elle nomme « l'Exigence paradoxale de la grâce ». P 107.

Merci Marion de ton exigence à toi, pleine de grâce.